

La Faculté des Lettres

Al-Musawwar, 4 mars 1930

Lorsqu'on évoque l'Université égyptienne, beaucoup entendent par là la Faculté des Lettres. Et beaucoup, voulant parler de la Faculté des Lettres, disent « l'Université égyptienne ». Les spécialistes de rhétorique sauront sans doute trouver, dans leur propre discipline, des explications plausibles et recevables à cette expression et à cette confusion — il existe, après tout, la figure par laquelle le nom du tout désigne la partie, et celle par laquelle le nom de la partie désigne le tout. Mais il ne s'agit ici, en réalité, que d'une simple confusion, dont l'origine semble être que la Faculté des Lettres fut connue sous le nom d'« Université égyptienne » lors de sa fondation, il y a un peu plus de vingt ans, et conserva ce nom tant qu'elle demeura libre, sans autorité du Gouvernement sur elle ; puis, une fois rattachée à l'université d'État et devenue l'une des quatre facultés qui la composent, elle conserva son ancien nom dans l'esprit de beaucoup de gens. Et ce qui a facilité pour elle ce monopole du nom, à l'exclusion des autres facultés, c'est qu'elle est demeurée, dans son ère nouvelle comme dans son ère ancienne, en contact très étroit avec le grand public, atteignant en cela un degré de proximité qu'aucune autre faculté de l'Université n'a atteint, ni ne peut atteindre. C'est la faculté la plus prolifique de l'Université en conférences publiques, certaines données à la Société royale de géographie, d'autres dans des salles de spectacle lorsque la Société de géographie se révèle trop étroite pour son public. Ces conférences sont données en trois langues : l'arabe, le français et l'anglais — et il est rare, au Caire, de trouver un homme même de culture moyenne qui ne comprenne l'une de ces trois langues. Ces conférences abordent des sujets d'un poids considérable, à la fois scientifiques au sens le plus élevé et attrayants par leur qualité littéraire, et tous étroitement liés à la vie des gens : ils examinent leur passé proche ou lointain, s'il s'agit d'histoire ; leurs sentiments et leurs émotions, leurs penchants et leurs passions, leurs goûts et leurs facultés mêmes de perception esthétique, s'il s'agit de littérature ; leurs milieux, leurs patries, leurs intérêts, s'il s'agit de géographie ; leurs esprits, leurs facultés, leurs institutions et leurs conditions, s'il s'agit de philosophie. Il n'est donc pas étonnant que ces conférences — variées dans leur langue, diverses dans leur sujet — touchent le grand public par-delà toute différence de langue et de nationalité, toute disparité de classe et de rang social, toute inégalité de culture et de savoir. Les portes de la Faculté des Lettres sont ouvertes à tous ceux qui aiment le savoir et souhaitent suivre

ses cours, régulièrement ou non, de façon continue ou temporaire, sans nulle contrainte ni nulle interdiction, du moment que leur conduite extérieure demeure acceptable et sans reproche. Ces auditeurs libres accourent par centaines aux différents cours, les partageant avec les étudiants réguliers, libres d'y assister sans passer d'examen, sans payer de droits, sans obligation d'assiduité. C'est une compagnie mêlée : Égyptiens et étrangers, Orientaux et Occidentaux, hommes de culture moyenne et hommes de savoir élevé. Et lorsque les professeurs de la Faculté des Lettres écrivent des livres, ou publient dans les journaux et les revues des articles traitant de ces mêmes sujets qu'ils abordent dans leurs conférences publiques — sujets qui touchent la vie de chacun, et dont chacun, à tort ou à raison, croit posséder quelque connaissance, petite ou grande — il est tout naturel que la Faculté des Lettres soit la plus visible des facultés de l'Université, la plus proche du public ; qu'elle s'attire parfois, injustement, l'approbation et les louanges des gens ; et qu'elle subisse parfois, tout aussi injustement, leur critique et leur désaveu. Si les autres facultés avaient maintenu avec le public cultivé la même proximité que la Faculté des Lettres — si elles avaient multiplié leurs conférences publiques, s'étaient fait comprendre et accueillir par les gens, avaient ouvert leurs cours et leurs laboratoires aux auditeurs et aux chercheurs de toute classe, de tout rang, de toute nationalité — la Faculté des Lettres ne serait jamais apparue, comme elle apparaît aujourd'hui, à la fois injustement louée et injustement blâmée. Mais la chose, semble-t-il, n'est pas propre à la Faculté des Lettres égyptienne ; c'est le lot commun des facultés de lettres partout dans le monde. Les gens entendent par « Université de Paris » la Sorbonne, bien qu'elle comprenne aussi une Faculté des Sciences. Et la Faculté des Lettres de Paris n'est pas, à elle seule, la gloire scientifique de cette ville ; les autres facultés partagent cette gloire à un degré non moindre que celui de la Faculté des Lettres, et la surpassent même parfois. Mais Dieu a voulu, pour les facultés de lettres, cette gloire périlleuse : être l'emblème même des universités, et, par là même, le bouclier derrière lequel les autres facultés s'abritent, parant ainsi les flèches dirigées contre l'université tout entière.

Et malgré tout cela, le peuple d'Égypte ne comprend toujours pas pleinement la Faculté des Lettres. Elle a même souvent souhaité que les gens l'ignorassent purement et simplement, comme ils ignorent les autres facultés et ne s'en soucient pas. Car on lui demande parfois ce qu'elle ne peut aucunement accomplir. Un écrivain n'a-t-il pas prétendu, il y a quelques semaines encore, qu'elle avait manqué à sa mission, pour

n'avoir pas transformé la vie égyptienne, pour ne l'avoir pas retournée sens dessus dessous — comme si la Faculté des Lettres, par sa seule existence, devait accomplir des miracles, toucher le peuple égyptien d'une baguette magique pour le voir aussitôt recréé ? Personne n'exige pareille chose de la Faculté de Médecine, ni de la Faculté des Sciences, ni de la Faculté de Droit, car personne ne prétend comprendre, ou avoir quelque part à, ce qui s'enseigne dans ces facultés — tandis que chacun, semble-t-il, se croit homme de lettres, historien, philosophe.

Les gens n'ont pas compris la Faculté des Lettres comme il convient, parce qu'ils n'ont pas compris comme il convient ce qui s'y enseigne. Ils ne comprendront ce qui s'enseigne à la Faculté des Lettres que le jour où ils reconnaîtront que les choses s'y passent exactement comme dans les autres facultés : qu'il ne s'agit pas d'un bien commun dont chacun pourrait revendiquer sa part, mais d'un savoir, comme tout autre, avec ses propres méthodes et doctrines, que seuls ses praticiens maîtrisent véritablement. Il ne suffit pas d'être poète ou écrivain pour être professeur de littérature. Il ne suffit pas de comprendre un livre d'histoire pour être historien — il ne suffit même pas d'être historien pour être professeur d'histoire. Et il ne suffit pas d'être philosophe pour être professeur de philosophie.

Le jour où les disciplines enseignées à la Faculté des Lettres cesseront d'être un bien commun livré à tous, une entreprise partagée où le compétent et l'incompétent prennent également part, où l'ignorant et le savant prononcent également leur jugement — ce jour-là, dis-je, où les disciplines de la Faculté des Lettres s'élèveront au-dessus de cette condition, nous pourrons dire que les gens les ont véritablement comprises, et les ont rétablies dans leur ordre naturel et légitime.

De cette incompréhension de la Faculté des Lettres est né un autre échec : les gens n'ont pas su apprécier à leur juste mesure ses besoins, sa capacité, son utilité, et sa véritable place dans la vie égyptienne. Les excédants, parmi eux, lui imposent des exigences démesurées, comme vous l'avez vu. Mais il en est d'autres, plus dangereux encore pour la Faculté des Lettres que ces excédants : ceux qui la considèrent comme une simple espèce de luxe, un art d'agrément dont le pays n'aurait besoin qu'après avoir satisfait ses autres besoins, plus essentiels. La médecine, selon eux, est nécessaire, car elle touche à la santé des gens ; le droit est nécessaire, car il touche à leurs intérêts devant les tribunaux ; les sciences expérimentales sont nécessaires, car elles touchent à l'industrie, à l'agriculture et au commerce. Quant aux lettres, on n'en aurait besoin,

dit-on, qu'aux heures de loisir — car qu'avons-nous à faire de l'histoire ou de la philosophie, pour nous en détourner de notre vie quotidienne et productive ?

Quant à la littérature, poésie ou prose, elle ne serait, dans cette optique, que du bavardage — et vous pouvez être certain que cette façon de penser est extrêmement répandue en Égypte. Rendez-vous dans certains bureaux du ministère de l'Instruction publique, ou du ministère des Finances, et vous la trouverez forte, virulente, toujours prête à rogner les ailes de la Faculté des Lettres et à en diminuer le prestige. Ne vous donnez pas la peine d'argumenter ni de discuter ; ni l'argument ni la discussion ne vous serviront de rien. Ne dites pas à ces gens qu'une vie littéraire saine est le fondement même d'une vie scientifique saine, que les sciences expérimentales ne prospèrent que dans un milieu riche en lettres — ne dites rien de tel, car ils se contenteront de secouer la tête et de prononcer des paroles qui ne servent à rien ni ne profitent à personne. Si le ressentiment des ressentis envers la Faculté des Lettres, et l'ignorance des ignorants, se limitaient à l'erreur et à l'incompréhension, l'affaire serait légère ; mais ils vont plus loin encore, créant des difficultés et semant des obstacles sur le chemin d'une faculté dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle constitue le véritable fondement de la vie intellectuelle dans ce pays en plein essor. Car le but essentiel que visaient ceux qui ont fondé la Faculté des Lettres — au premier rang desquels Sa Majesté le Roi d'Égypte — n'était autre que de faire revivre l'esprit égyptien, de lui donner cette force féconde et productrice qui le pousse à vivre, à aimer la vie, à la comprendre, et à en saisir les véritables causes dans tous ses aspects. Et cela ne peut advenir que le jour où naîtra l'Égyptien qui comprend, goûte et aime ce qu'il y a de plus noble dans l'être humain : l'aspiration vers l'idéal le plus élevé dans les lettres, le savoir et l'art.

C'est à cela que visaient ceux qui ont fondé l'ancienne Université égyptienne, et ils y sont pleinement parvenus ; c'est à cela même que visent ceux qui président aujourd'hui aux affaires de l'Université, et ils y parviennent, eux aussi, pleinement. Et s'il me faut ici consigner quelques souvenirs personnels — des souvenirs trop graves dans leur portée, trop élevés dans leur importance, pour jamais s'oublier — que je rappelle donc cette haute faveur royale dont Sa Majesté le Roi d'Égypte m'honora, le jour où je revins d'Europe profondément attaché à l'étude des lettres grecques et latines. Sa Majesté, que Dieu la soutienne, reconnut en moi cette inclination, eut la bonté de m'en louer, et m'encouragea à la

poursuivre, tant matériellement que moralement, jusqu'à ce que je compose mon premier ouvrage dans ces lettres sous son éminent patronage, et le lui offre en hommage. Depuis lors, la sollicitude de Sa Majesté pour cette branche des lettres anciennes, au sein de la Faculté des Lettres, n'a jamais faibli. C'est grâce à lui, et à lui seul, que l'étude de l'Antiquité classique fut intégrée au programme de la Faculté — car Sa Majesté est, de tous les Orientaux, le plus capable de saisir cette précieuse vérité : que l'Égypte ne pourra jamais véritablement s'élever, ni atteindre la civilisation moderne qu'elle désire, sans l'extraire de son propre gisement, sans la puiser à sa propre source — et ce gisement, cette source, ne sont autres que les lettres de la Grèce et de Rome.

Oui — et l'Égypte ne s'élèvera jamais, n'atteindra jamais ce qu'elle désire de la civilisation moderne tout en préservant son propre caractère et sa dignité, qu'en connaissant d'abord son propre passé, en le faisant revivre, en le reliant au nouveau, et en tirant de l'un et de l'autre un alliage sain — fondement même d'une vie saine, qui ne se consume ni tout entière dans l'ancien, au point de se figer, ni tout entière dans le nouveau, au point de se perdre.

Oui — et l'Égypte n'atteindra jamais ce qu'elle désire de la civilisation moderne que le jour où disparaîtront, parmi ses propres fils, les divergences intellectuelles, de sorte qu'ils en viennent à comprendre les choses à peu près de la même manière, à les juger selon des critères à peu près semblables, et à partager un même sens, un même sentiment, un même jugement. La Faculté des Lettres, seule, en Égypte, œuvre à la réalisation de ces mêmes desseins. Elle comprend pleinement la vision et le vœu de son fondateur, et ne faillira jamais à réaliser cette vision élevée, ce vœu éminent, quels que soient les difficultés et les obstacles qui se dresseront devant elle — car elle puise, dans son propre dévouement au service du savoir et de la patrie, comme dans le soutien du Roi lui-même, tout ce qui lui permettra de surmonter toute difficulté, tout obstacle qui pourrait encore se dresser devant elle.

Taha Hussein

Al-Musawwar, 4 mars 1930